

L/1976.04.03 — Malraux : *La Corde et les souris*.

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... *Paris Match* publie ces extraits en exclusivité. *Paris-Match*, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

*

Après la neige mérovingienne de Colombey, celle à travers laquelle le train roule vers Paris semble citadine, et moderne... Seul, à quoi penserais-je, sinon à lui ? – comme dans la voiture où je me trouvais seul aussi, après notre entretien à l'hôtel Lapérouse. Il a peu changé. Mais il a perdu son dialogue impatient avec l'avenir : «Maintenant, faire un Etat qui en soit un, stabiliser la monnaie, régler la question coloniale !»

J'ai vu pendant dix ans un homme assailli. Je viens de voir un homme livré depuis des mois à une vocation de solitude, face à lui-même, à un destin dont rien ne le protège plus. Il m'a dit, de Napoléon : «Pour l'âme, il n'a pas eu le temps...» Ce temps, il est en train de le prendre.

Il ne m'a pas répondu directement lorsque je lui ai dit : «Les grandes figures de notre histoire n'ont obéi qu'à ce qu'elles ont voulu servir.» Il a dit : «J'étais un mythe aussi...»

Mythe étranger à toute idéalisation de sa personne : il lui préexiste. Nous connaissons des figures de l'imaginaire enfouies en l'homme dans l'attente de leurs incarnations, qu'elles suscitent parfois : César rêve d'Alexandre, et Napoléon, de César. L'humanité n'a pas eu besoin d'oiseaux pour imaginer les anges (qui sont les Victoires grecques), ni d'épouvantails pour imaginer les fantômes. Le Général, en 1940, s'est apparenté au mythe par l'invisibilité, l'ubiquité, jusque par son nom. Il n'était que ce

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... Paris Match publie ces extraits en exclusivité. Paris-Match, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

nom, et un grade – qui eût joué contre lui si tout ce qu'il disait, et le peu qu'on savait de lui, n'eussent contredit de front le mot : général.

C'est pourtant à nos chefs de la dernière guerre qu'il eût ressemblé, s'il n'eût été séparé d'eux *par la parole*. On eût rapproché l'appel du 18 juin de l'ordre du jour de la Marne – si Joffre avait enregistré le second...

On n'avait pas non plus entendu Clemenceau, et depuis, on avait trop entendu beaucoup d'autres. Le vocabulaire de la France Libre n'a pas été celui de la Chambre.

Dès le premier jour, ce ne fut ni le chef d'une légion étrangère ni celui d'un gouvernement en exil, qui répondit au maréchal Pétain. Celui-ci tenait un langage sans recours. Le Général dit que la France en avait vu d'autres, et c'était la première fois que la France parlait, autrement que par métaphore : qu'on l'entendait. La France n'a pas perdu la guerre ? Ce n'était pas la logique, qu'on écoutait alors, c'était : «Ecoutez-moi, car si vous m'entendez, c'est que je suis vivante.»

Les Français – et non pas moi, malgré la boutade du Général – ont inventé le mot gaullistes, comme le mot staliniens; aux Etats-Unis, on ne parlait pas de rooseveltiens. Le Général a voulu vainement l'écarter parce qu'il suggérait une allégeance en face du mot pétainistes, et une doctrine, en face du mot communistes. Pourtant le fait gaulliste et les doctrines ne sont pas de même nature. Le mythe napoléonien n'est pas le produit du Code civil. Ce n'est pas le thomisme qui délivre Orléans, ce n'est pas l'Action française ou le marxisme qui crée la France Libre. Il n'y a pas de Jeannedarquisme.

Au 18 juin, le général de Gaulle a posé des principes de salut public. Ceux qui ne l'avaient pas entendu le tenaient pour le chef d'une vague légion étrangère, défenseur du patriotisme traditionnel. Ceux qui l'avaient entendu restaient surpris. On a rarement prêté à la France cet accent dorien. Son patriotisme ignorait le chauvinisme, dans un pays qui les avait beaucoup confondus. Pourquoi tant de Français ont-ils tenu pour une

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... Paris Match publie ces extraits en exclusivité. Paris-Match, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

imitation – au mieux, une continuité – l'une de nos plus profondes métamorphoses, celle du patriotisme ? Depuis cent cinquante ans, on avait appelé ainsi, pas seulement en France, le sentiment de supériorité nationale. Internationalisme, pacifisme, se développèrent contre les nationalismes plus que contre les particularismes, accrochés aux régions. La patrie désespérée, informe, perdue, bredouillait un appel masochiste à un folklore et à des grandeurs disparus. Le patriotisme dont le Général parla comme d'une évidence, se fondait simplement sur la liberté : la place des Allemands était à Berlin, non à Paris. Il était antifasciste, ce que n'étaient pas nos ligues. Les Français Libres continuaient le combat (Bir Hakeim lui apporta un symbole inespéré) et il avait proclamé, dès le premier jour, que la partie n'était pas jouée. La France se croyait vivante alors qu'elle était morte, criait le désastre : c'est à cette terrible conscience, qui unissait les Français pour la première fois depuis si longtemps, qu'il a parlé, répondu. Sa France n'était pas une image d'Epinal, et c'est en perdant leur propre France, que tous avaient découvert qu'elle ne l'était pas non plus. Il a parlé avec la force irrationnelle de celui qui dit ce que tout le monde sait, quand tout le monde se tait; il a exprimé l'alliance qui donnait à sa patrie écrasée la formule la plus simple de l'amour : *tu m'es nécessaire.*

Colombey, 13 novembre 1970. Dix minutes après la mort, le médecin quitte la Boisserie pour aller soigner les filles d'un cheminot. Mme de Gaulle demande à l'un des menuisiers de prendre l'alliance au doigt du Général; leur travail à peine terminé, les deux menuisiers sont appelés par Mme Plique, dont le mari, cultivateur, vient de mourir – aussi... Aujourd'hui, dans le jour gris des funérailles, je me hâte sous le glas de Colombey auquel répond celui de toutes les églises de France, et, dans mon souvenir, toutes les cloches de la Libération. J'ai vu le tombeau ouvert, les deux énormes couronnes sur le côté : Mao Tsé-toung, Chou En-laï. A Pékin, les drapeaux sont en berne sur la Cité Interdite. A Colombey, dans la petite église sans passé, il y aura la

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... Paris Match publie ces extraits en exclusivité. Paris-Match, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

paroisse, la famille, l'Ordre : les funérailles des chevaliers. La radio nous dit qu'à Paris, sur les Champs-Élysées qu'il descendit jadis, une multitude silencieuse commence à monter. Ici, dans la foule, derrière les fusiliers marins qui présentent les armes, une paysanne en châle noir, comme celles de nos maquis de Corrèze, hurle : «Pourquoi est-ce qu'on ne me laisse pas passer ! Il a dit : tout le monde ! Il a dit : tout le monde !» Je pose la main sur l'épaule du marin : «Vous devriez la laisser, ça ferait plaisir au Général : elle parle comme la France.» Il pivote sans un mot, sans que ses bras bougent, semble présenter les armes à la France misérable et fidèle – et la femme se hâte en claudiquant vers l'église, devant les grondements du char qui porte le cercueil.

Champs-Élysées. Sauf au premier rang, l'ombre des cent drapeaux ensevelit ceux qui les portent. Tous ces vieux étendards mouillés, verticaux dans la nuit, dans le silence où cliquent les décorations lentement secouées par la lenteur des pas, avancent comme les arbres des forêts de Shakespeare. L'Arc de triomphe seul est éclairé; le fleuve coule dans les ténèbres encore étoilées de quelques boutiques. La nuit est trois fois présente : par l'heure, par l'éclairage de l'Arc, et par les nuages pressés dont la pluie surplombe la coulée des hommes, qu'enserrent les haies massives de spectateurs sur les trottoirs. Des ombres regardent couler d'autres ombres. Ce n'est pas une manifestation : d'un bout à l'autre de l'avenue, on ne parle qu'à mi-voix. Ce ne sont pas tout à fait des funérailles : il n'y a pas de cercueil. C'est une marche funèbre vers l'Arc devenu tombeau, vers le vaste oriflamme qui palpite devant les phares de D.c.a. dont les faisceaux bleu, blanc ou rouge, plombés par la nuit, font apparaître jusqu'aux nuages les gouttes de pluie comme les rayons du soleil font apparaître avec indifférence leurs atomes éternels.

Un reporter de Radio-Luxembourg, petit micro en main, rejoint un collègue, qui chuchote :

— Qu'est-ce qu'ils te racontent, les gars ?

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... Paris Match publie ces extraits en exclusivité. Paris-Match, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

— C'est plutôt les bonnes femmes qui parlent. Les gars, quand je dis : «Avez-vous voté oui ?», beaucoup m'envoient paître ! Ceux-là ont dû voter non; les bonnes femmes, elles, disent toutes un peu la même chose : «On lui doit bien ça !», ou «Pluie ou pas, on ira jusqu'au bout !» Une m'a dit : «Faire jeter des fleurs, ça doit être Madame de Gaulle : vous pensez bien que c'est une idée de femme !...» Une autre, *L'Huma* sous le bras : «Je suis venue pour lui dire adieu.» Aussi une vieille à qui j'ai dit, la pauvre : «Donnez-moi votre fleur, je la mettrai en même temps que la mienne. – Pas la peine : trois ans de Ravensbrück, trois heures de pluie, ça va.» Et toi ? J'ai enregistré dans les queues, aux marchandes de violettes du Châtelet, aux fleuristes des avenues : tout est pareil. Il y a des gosses. Elles disent qu'elles se souviendront. J'en ai piqué une qui m'a dit : «Quel dommage qu'il ne nous voie pas !»

Elle se trompait : le Général mort écoute ce silence que foulent confusément des centaines de milliers de pas. Plus présent qu'à Colombey, sauf lorsque, devant le char qui débouchait de la Boisserie, des femmes ont tendu des enfants. La pluie redouble. Beaucoup de gens portent des parapluies roulés (pour les ouvrir lorsque la cérémonie sera terminée ?). Des remous de foule tournoient lentement, venus des rues, des maisons, du métro. Le cours nocturne s'arrête. Une *Marseillaise* erre dans la pluie. Alors, chrysanthèmes, œillets, anémones, bouquets de violettes, passent de main en main vers l'Arc de triomphe. Ces fleurs n'appartiennent plus à personne : la terre salue la mort.

Le cortège reprend sa marche pas à pas à travers la grande nuit funèbre. Les mortes des camps, qui n'ont connu d'autres fleurs que celles qu'elles cultivaient pour leurs tortionnaires, accompagnent ce cortège de silence. Certaines n'étaient pas gaullistes ? C'est à tous que le cortège va jeter ses fleurs ruisselantes.

Beaucoup de ceux qui avancent lentement étaient ici pour la manifestation de Mai 68; beaucoup, à la Bastille, pour la manifestation ennemie; beaucoup lorsque le général

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... Paris Match publie ces extraits en exclusivité. Paris-Match, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

de Gaulle descendit les Champs-Élysées devant les soldats couverts de rouge à lèvres. Ce cortège s'enfonce beaucoup plus profondément dans le passé, y rejoint celui qui vint saluer le cercueil de Victor Hugo. Le poète avait dit *non* vingt ans à l'Empire, à la défaite, à la répression. Bien plus loin dans la nuit, il y a évidemment le *non* sans âge. Le cortège monte comme le cortège thébain vers le tombeau d'Antigone. Le soldat inconnu sur lequel se relève rageusement la Flamme, est aussi l'un de ces crieurs de *non* qui se relaient au-dessus de la flotte nocturne des vivants, au-dessus du fleuve souterrain de nos morts. Avec les femmes noires de Corrèze debout sur la tombe de leur famille, en l'honneur des maquisards ensevelis par les occupants qui venaient de les tuer. Avec les paysans qui venaient poser un kilo de sucre introuvable sous la croix de bois de nos compagnons fusillés.

Que des femmes ! Les hommes portent mal les fleurs : si loin que remonte notre mémoire, il y a plus de femmes que d'hommes pour les offrandes, fût-ce au péril de leur vie. Buchenwald et Dachau montent vers l'arche funéraire, avec toutes les ombres qui choisirent d'accepter la mort – et plus que la mort. Soldats de nos chars, dactylos qui cachaient nos postes émetteurs, et la multitude suppliciée des champs d'extermination. La politique a enfin perdu son sens : les conseillers municipaux communistes sont là. Des femmes qui portent le petit drapeau à croix de Lorraine partagent leur bouquet avec des voisines qui portent *L'Huma* et n'ont pas trouvé de fleurs. Il ne s'agit ni du gaullisme, ni seulement de la France. Ceux qui piétinent dans la nuit pluvieuse n'appartiennent plus qu'à la communion que leur révèle ce mort sans cercueil. Comme les nôtres qui ont crié son nom au poteau d'exécution.

Un service d'ordre à brassards, sans uniforme, canalise le fleuve vers l'arche, beaucoup plus étroite que l'avenue. La place, que fait briller la pluie, reflète l'Arc de triomphe. Ceux qui n'ont pas pu aller plus loin ont accumulé leurs fleurs sous la *Marseillaise* de Rude. Le cortège avance. Des hippies ouvrent leur poncho pour en tirer

Malraux : La Corde et les souris.

C'est le titre de son nouveau livre. Le compagnon du Général y raconte deux visites à Colombey : l'une au moment du retour à la solitude, l'autre au moment de la dernière traversée... Paris Match publie ces extraits en exclusivité. Paris-Match, 3 avril 1976, p. 36-37. Préoriginale.

des chrysanthèmes. Le grand drapeau où tentent de se réfugier les pigeons, emplit l'arche sonore de son claquement mouillé. Au-dessus des hippies, les listes des combats napoléoniens perdent dans l'ombre leur veillée de victoires. Les vivants jettent leurs fleurs, et la Flamme, tour à tour rabattue et verticale, éteint et illumine leurs faces ruisselantes.